La politique est-elle footue ?

Denis Barbet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/987>

DOI : 10.4000/mots.987

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

Pagination : 9-22

ISBN : 978-2-84788-112-7

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Denis Barbet, « La politique est-elle footue ? », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 84 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2009, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/987> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.987>

La politique est-elle footue ?

Ce sont, comme pourrait dire un commentateur sportif, « nos amis d’Outre-Rhin » qui ont, ces dernières années, le plus étudié les métaphores utilisées dans le football français (Döring, Osthus, 1999 ; Michels, 2002). La plupart des auteurs traitant de ces métaphores s’inscrivent dans la lignée d’Ignacio Ramonet (1992) et du journaliste sportif anglais Simon Kuper, et insistent sur la saillance du vocabulaire guerrier (Kuper, 1994 ; Michels, 2002 ; Bromberger, 1995, p. 266-277 ; 1998, p. 95, 111). L’écrivain George Orwell, à propos de la tournée de l’équipe du Dynamo de Moscou à Londres en 1945, écrivait déjà que le sport est « la guerre sans les coups de feu [*war minus the shooting*]¹ ». Le caractère martial, voire belliqueux, du lexique du football a maintes fois été souligné². Pour ne retenir que quelques mots et syntagmes en français : *attaque*, *défense*, *repli*, *charge*, *conquête du ballon*, *quadrillage du terrain*, *tir canon*, *boulet*, *armer sa frappe*, *arme du football moderne* pour « centre en retrait », *prise d’assaut du but adverse*, *duel aérien*, *ouverture des hostilités* en début de saison, *trêve hivernale* au milieu, hymne – « *Aux armes* » – retentissant dans les tribunes juvéniles ou populaires. Pourtant, le football, excepté les débordements violents, n’est pas la guerre³, ou alors il s’agit d’un conflit ludique, civilisé et codifié, qui s’inscrit comme le sport moderne dans le processus de civilisation de l’Occident (Elias, 1974, p. 64 ; Sonntag, 2004, p. 500-510).

Au-delà de ces métaphores ou analogies guerrières dans le vocabulaire du football, c’est aux échanges lexicaux entre les univers de ce sport et de la politique que nous allons nous intéresser, à travers le discours des acteurs politiques et des journalistes⁴. La question de l’importation d’expressions sportives

1. « The Sporting Spirit », *Tribune*, 14 décembre 1945.
2. Robert Galisson trouve 9 % de vocables empruntés au domaine de la guerre – en second rang après celui de la morale – dans la presse écrite footballistique en 1967-1968 (1978, p. 312, 318). C’est pour lui un « emprunt obligé », tant « l’analogie [...] est prégnante [...] entre lutte armée de deux peuples et lutte sportive de deux équipes » (p. 317).
3. Jean-Marie Le Pen laissait entendre en 1998 que « la Coupe du monde est un détail de l’histoire de la guerre que se mènent les peuples sur les terrains de sport ». Cité par *Libération*, 13 juillet 1998.
4. Nous ne présentons ici qu’une partie des énoncés. Le corpus, hétérogène et large, se compose d’abord de journaux de la presse écrite (notamment *Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro*, *L’Humanité*,

dans le discours politique a déjà été abordée : Christian Bromberger a bien remarqué que « les gouvernants [...] multiplient les métaphores footballistiques pour vanter la cohésion orientée vers un même but ou la prise de décision opportune » (1998, p. 45-46). Christian Le Bart a également mentionné le sport parmi les différents univers (avec la guerre, la famille, l'amour, le spectacle) susceptibles d'inspirer le discours politique (2005, p. 281). Mais quelles sont plus précisément les métaphores usitées ? Quelles représentations ou visions de la politique ces tropes sportifs traduisent-ils ? Les deux domaines empruntent-ils autant l'un qu'à l'autre et sont-ils si éloignés l'un de l'autre ?

Comme le fait remarquer Bromberger,

[le football] exalte le mérite, la performance, la compétition entre égaux [...], tout autant que la performance individuelle, il valorise le travail d'équipe, la solidarité, la division des tâches, la planification collective, à l'image du monde industriel dont il est historiquement le produit. (1998, p. 38 et 43.)

Faut-il voir là ressemblance ou différence entre les deux univers ? Le directeur adjoint de l'Institut CSA, Stéphane Rozès, expliquait en 2005 le succès du football par son contraste avec la politique :

Face à une société qui apparaît aux yeux des citoyens comme un entrelacs de lobbies et d'influences, on trouve dans le sport une cohérence entre un jeu individuel et l'intérêt collectif. C'est un domaine où l'effort est reconnu [...]. (*Le Monde*, 10 août 2005.)

Nous serons moins péremptoire, pour montrer que football et politique ont également des propriétés communes contribuant, malgré toutes leurs différences, à expliquer la fréquence des tropes qui les unissent. En politique, le collectif ne désigne d'ailleurs pas seulement l'intérêt général, mais aussi « des organisations » tendant par ailleurs à mieux articuler aujourd'hui leurs activités aux vies des individus qui les peuplent. La victoire peut y combiner également virtuosité personnelle et solidarité du groupe (l'histoire électorale française a montré qu'un candidat sans parti n'a aucune chance d'accéder à la fonction suprême). Enfin, le culte et les appels à l'effort n'en sont pas absents, et même si l'image de la représentation politique est en moyenne plus dégradée que celle du football, ce dernier n'est pas épargné non plus par la critique et les affaires.

Nous donnerons dans un premier temps quelques exemples de références mutuelles aux domaines du football et de la politique, avant de nous interroger

---

Le Progrès), consultés en particulier les lendemains d'élections et lors d'événements footballistiques, depuis les années quatre-vingt. La recherche nous a conduit à être attentif, surtout depuis 2004, au discours radiodiffusé (ici, France-Info, RMC), télévisé (ici, Canal+, TF1, LCI, Arte), mais aussi à utiliser en 2006 le moteur de recherche Google, qui nous a donné accès à des sites, publications ou déclarations associant les deux univers : les premières commandes, très larges (« football » et « politique ») se sont progressivement réduites à des requêtes bien plus techniques, ex : « but contre son camp » et « politique », dont nous étions loin, initialement, de soupçonner la possibilité ou le rendement.

sur les raisons des emprunts au sport et sur les profits symboliques que peuvent en retirer leurs usagers.

Des échanges inégaux

Un premier relevé des métaphores politico-footballistiques, sans prétention quantitative, nous a vite révélé que les « termes de l'échange » linguistique étaient fort inégaux : même s'il ne néglige pas la chose publique, le discours sur le football se nourrit beaucoup moins de politique que l'inverse.

Un flux minoritaire : du champ politique à la pelouse verte

L'un des emprunts les plus courants du football à l'univers électoral concerne la notion de *ballottage*, plus ou moins *favorable* selon le résultat et le pronostic sportifs. Les matches – aller et retour – sont assimilés aux tours de scrutin :

Les Monégasques, après leur victoire 3 à 1 contre Chelsea au match aller, sont en ballottage favorable. (France-Info, 5 mai 2004, 19 h.)

Cette « contamination » du commentaire sportif par le vocabulaire politique est très conjoncturelle. La plupart des énoncés de ce type apparaissent logiquement en période d'élection, alors que les métaphores en sens inverse (du sport vers la politique) sont plus pérennes et davantage dissociées de l'actualité, même si la probabilité reste forte de les rencontrer lors d'évènements sportifs.

La métaphore peut inspirer aussi bien le journaliste que l'entraîneur dont il reprend le propos, entre les deux tours des régionales et cantonales de mars 2004 :

Avec aussi peu de convictions qu'un candidat qui aurait réalisé un mauvais score au premier tour des élections régionales, Paul Le Guen a usé de la métaphore politique, mardi 23 mars, à Porto : « On est en ballottage défavorable. Il nous reste à inverser la tendance. Je vais faire campagne auprès de mes joueurs. » (F. Potet, « Défait à Porto, Lyon se trouve en ballottage défavorable », *Le Monde*, 25 mars 2004.)

Le trope du pouvoir est également utilisé à propos des clubs en tête d'une compétition : « Angleterre : MU (Manchester United) prend le pouvoir » (Radio-France Sport, 1^{er} octobre 2006⁵). Non réservée au ballon rond, cette figure est présente dès lors qu'il y a classement ou championnat.

D'autres expressions et slogans sont empruntés plus largement par le commentaire sportif au monde politique et social : ainsi, pendant la retransmission de la finale gagnée par la France en 1998, Canal+ imprime un dessin de Chenez qui s'inspire des paroles de *L'Internationale* : Jacques Chirac est représenté

5. <http://www.radiofrance.fr/thematiques/sport/accueil/infos.php?id=310006467etnid=3>

le poing tendu, chantant « C'est la lutte finale ». Et l'un des commentateurs du match, Thierry Gillardi, renchérit : « Dans moins d'une minute dans le temps réglementaire – oui, M. Chenez, ce sera la lutte finale. » C'est aussi *Le Figaro* (et non *L'Humanité*!) qui, avant la célèbre rencontre, avait ravalé le chant révolutionnaire au rang du jeu sportif, en titrant : « La lutte finale au stade de France » (11 juillet 1998). Le slogan « Tous ensemble, tous ensemble » scandé lors des manifestations de 1995 a été repris par les supporters pendant la Coupe du monde.

Enfin, certains termes du football proviennent du champ politique, comme *ultra(s)*, l'auto-désignation des supporters de nombreux clubs, qui a une connotation politique manifeste⁶.

Plus étonnant, le style de jeu a pu faire l'objet de controverses idéologiques : ainsi, le théoricien de l'extrême gauche italienne Antonio Negri s'oppose, dans un entretien à *Libération*, à Philippe Séguin qui estime que le *catenaccio* (ce verrou défensif caractéristique de la *Squadra Azzura*) est un système de jeu réactionnaire :

Je ne permettrai jamais, déclare Negri, à un réactionnaire de droite comme lui de parler en mal du *catenaccio* [qui] constituait l'équivalent du rugby dans le football : c'était la lutte des classes. On était faible et on devait se défendre. [Il] est né en Vénétie, la terre que les gens, dans les années 50, étaient obligés de quitter pour émigrer, parce qu'ils n'avaient pas à manger. (Cité par *So Foot*, supplément à *Libération*, 2 juin 2006, p. 35.)

Le monde du football peut également puiser dans le lexique institutionnel : ainsi, le libero français Laurent Blanc a pu être surnommé « le Président » (le joueur allemand Franz Beckenbauer est appelé « *der Kaiser* » depuis 1969). D'autres footballeurs ont bénéficié de cette confusion des genres, surtout Zinedine Zidane en 1998 : le slogan « Zizou Président ! » est projeté par la firme Adidas sur l'Arc de Triomphe le 12 juillet⁷, puis repris lors de la garden-party à l'Élysée consécutive à la victoire française. Et lorsque la vedette annonce en août 2005 son retour dans la sélection nationale, les unes du *Parisien* et d'*Aujourd'hui en France* le présentent comme « le sauveur ». La figure revêt bien sûr une dimension religieuse (*Le Figaro* ne relève-t-il pas le 4 août qu'il a l'âge du Christ?), mais aussi politique : il est l'homme providentiel et la une du *JDD* précise que « 79 % des Français plébiscitent sa décision de revenir chez les Bleus »⁸.

Ces exemples de transferts de la politique vers le football ne doivent pas masquer la domination des migrations en sens inverse. Les acteurs politiques sont eux aussi sportivement enrôlés : par exemple, le « patron des patrons » Ernest-Antoine Seillière salue la nomination de Nicolas Sarkozy à Bercy, dans

6. *Le Petit Robert*, 1982, p. 2 045.

7. Voir *Le Monde*, 14 juillet 1998, suppl. et *L'Équipe* du 30 juin 2006.

8. « Zidane : secrets d'un retour », *Journal du Dimanche*, 7 août 2005.

le troisième gouvernement Raffarin, en le qualifiant de « buteur, ce Zidane de l'équipe » (France-Info, 1^{er} avril 2004). Plusieurs quotidiens en 2006, au lendemain de la réaffirmation par le chef de l'État de sa confiance au Premier ministre, assimilent le personnel politique aux protagonistes de la Coupe du monde. Ainsi, *La Tribune* indique : « Rien ne va plus pour le capitaine Villepin et ses joueurs, mais sur le banc, le coach Jacques Chirac a fait le choix de l'user jusqu'au bout », même si « depuis quelques mois, le parcours des Bleus de Matignon a viré au cauchemar » (27 juin 2006).

Des slogans d'origine sportive investissent également le secteur social. Celui de la finale franco-brésilienne de 1998 : « Et un, et deux, et trois zéro » est réapproprié par les manifestants, notamment en mars-avril 2006 contre le contrat première embauche. « Et un, et deux et trois millions » désigne alors le nombre total de manifestants. De même, la spectaculaire gestuelle collective de la *olà* peut quitter provisoirement les tribunes pour animer les cortèges de rue.

Mais ce sont surtout, nous allons le voir, les acteurs et les journalistes politiques qui « parlent foot », bien plus souvent que le monde du ballon rond importe des mots politiques. Ce déficit politique est d'ailleurs confirmé par les mesures effectuées par les chercheurs allemands : hormis les images guerrières (près du quart des métaphores) et/ou nationales, la vie politique occupe une part infime dans les inventaires métaphoriques des commentaires télévisés ou de presse⁹ sur le football (Michels, 2002). Ceci ne veut pas dire évidemment que la politique en soit absente : en 1998 par exemple, la victoire des « Blacks, Blancs, Beurs » (image du creuset français et de l'hétérogénéité ethnique) est interprétée par de nombreux acteurs et analystes politiques comme une revanche sur Le Pen (Döring, Osthus, 1999, p. 20 ; Michels, 2002, p. 62).

Un transfert de poids : la politique comme un jeu

Le passage du football à la politique est d'abord assuré par la métaphore ludique. On parle comme dans la sphère sportive de « jeu » politique ou démocratique, ou des « performances » d'un candidat ou d'un parti. Alain Ehrenberg (1991) a montré que les domaines du sport et de l'économie, de l'entreprise (où il est aussi question de performance et de professionnalisation) constituent des paradigmes dominants dans la fin de millénaire en Occident. Ils sont à ce titre de grands pourvoyeurs de métaphores, en politique notamment. Le jeu fait le lien : exprimée dans le lexique du football, la politique s'apparente dans les médias à une compétition, interpersonnelle, qui engage une stratégie et exige une technique.

9. Aucun emprunt politique n'est mentionné par Galisson, 1978.

L'élection est dépeinte comme un parcours sportif à l'issue incertaine. Comme pour une coupe, les candidats doivent « se qualifier », et les deux restant en lice (autre figure ludique) deviennent des « finalistes » :

En arrivant à la quatrième place [...], [J. L.] se qualifie de justesse pour le second tour. (*Le Monde*, 23 mars 2004, Haut-Rhin.)

Quels que soient les résultats, les deux finalistes ont annoncé qu'ils feraient campagne ensemble. (Radio Monte Carlo, 30 mai 2006, 6 h 53, après les primaires chez les Verts, qui ont retenu Dominique Voynet et Yves Cochet.)

On est en finale, on est en finale, on est... [chantent triomphalement Marine et Jean-Marie Le Pen au soir du 21 avril 2002] (« Poison mortel », diffusé sur Arte le 19 janvier 2007.)

Le détour sportif permet de présenter la politique sur le mode de la personnalisation et de souligner le caractère interpersonnel des affrontements, supposés « rendre lisible » l'information (Neveu, 1993, p. 22). La métaphore du match est omniprésente : « Dominique de Villepin / Nicolas Sarkozy : Le grand match » (sondage sur un forum consulté en mai 2006¹⁰) ; « Certains fantasment déjà [sur] le match retour Chirac-Jospin » (Bernard Langlois, *Politis*, 13 février 2004).

La présentation des résultats électoraux se prête à cette transposition, le score évoquant ici indubitablement le ballon rond : « Match nul 2 à 2. Hier, la majorité de gauche n'est pas parvenue à remonter en Savoie le handicap important qu'elle avait concédé à l'opposition dès le premier tour » (*Le Progrès*, 22 mars 1982). Les européennes de juin 2004 sont présentées comme un match retour, après les régionales et cantonales de mars : « Élections : l'UMP perd le match retour » (*Libération*, 14 juin 2004). Le télescopage entre ces élections européennes et « l'Euro » de football¹¹ permet de désigner un autre « vainqueur » : « L'abstention championne d'Europe – Avec une moyenne de 55,4 %, l'abstention a battu des records¹² hier par rapport à 1999 » (Nicolas Ballet, *Le Progrès*, 14 juin 2004).

Le gouvernement est aisément identifié par les journalistes à une équipe, et le président, nous l'avons vu, assimilé au sélectionneur sportif : « Faut-il changer de cap ou d'équipe ? », se demande en 1983 un journaliste du *Progrès* après le recul de la gauche aux municipales (12 mars), tandis qu'un de ses confrères, après la victoire française au Mondial, revient sur l'échec de la droite

10. <http://www.forum-auto.com/sqlforum/section7/formulaire>

11. Nous laissons de côté les nombreux cas – qui produisent plus d'allusions que de métaphores – où le football (entre autres) est présenté, du fait du calendrier, comme un concurrent déloyal des urnes et rendu responsable du désintérêt citoyen. Un énoncé parmi d'autres : « Quelle drôle de campagne électorale que celle que les Français viennent de vivre ! Dans l'indifférence générale. Les yeux rivés sur la Coupe du monde de football ou le court central de Roland-Garros. » (Sophie Huet, *Le Figaro*, 10 juin 2002)

12. Sur les formes de disqualification de ce genre de « record », voir Barbet, 2007, p. 60.

l'année précédente : « L'équipe Juppé, que les Français ont renvoyée dans les vestiaires sous les sifflets il y a treize mois » (*Libération*, 15 juillet 1998). Le dessinateur du *Progrès* Dubouillon propose en 1998, dans un recueil, un dessin légendé « Chirac rend visite à l'équipe de France », où le sélectionneur Aimé Jacquet dit au président : « Si l'équipe ne vous plaît pas, on peut la dissoudre ». Cette allusion à l'échec de la dissolution de 1997 est aussi une critique à peine voilée de l'instrumentalisation politique du Mondial¹³.

Des gestes techniques peuvent même servir à commenter la lutte politique, vécue comme un duel sportif ou une interaction physique : ainsi, l'éditorialiste de *Libération* indique en 1998 que « Chirac ne se laisse pas prendre à tacler le gouvernement par derrière » (15 juillet), pour signifier qu'il n'exploitera pas la victoire tricolore contre le gouvernement de cohabitation ; un rédacteur de site, évoquant le piratage du disque par les internautes, signale en 2004 que « Devedjian [ministre délégué à l'Industrie] étant un proche du chef de Bercy [Nicolas Sarkozy], il aurait voulu prendre à contre-pied le ministre de la Culture Renaud Donnedieu de Vabres, l'un des centristes les plus fidèles du président » (Jérôme Thorel, *Business et Technologies*, 21 juin 2004¹⁴).

Les acteurs politiques eux-mêmes n'hésitent pas à recourir à des expressions du monde du football pour signifier leurs préférences ou leurs positions. Comme l'indique C. Le Bart (2005, p. 282), les formules employées relèvent souvent du « registre le plus ordinaire, celui qui parle à tous ». On retrouve ainsi de nombreux poncifs du commentaire sportif, comme dans les exemples suivants, où la métaphore, plus ou moins persuasive (Charaudeau, Maingueneau, 2002, p. 377), est supposée donner suffisamment à penser pour éviter d'argumenter et de démontrer :

- « Être vainqueur de matches amicaux n'a jamais donné une victoire en Coupe d'Europe »¹⁵ (Jean-Louis Borloo, ministre radical de l'Emploi, minimise ainsi les victoires de l'opposition aux scrutins de 2004 et 2005, le véritable enjeu restant l'élection présidentielle) ;
- « Il y a une volonté commune, celle de ne pas refaire le match. Les Français ont tranché » (Pierre Moscovici, secrétaire du PS, esquivé une question sur la division des socialistes à propos de l'Europe et sur le désaveu de la direction du parti lors du référendum de 2005 ; France Info, 9 mai 2006, 23 h 15) ;
- « Je n'aime pas quand, dans la période actuelle, des présidentiables jouent trop perso et pas assez collectif » (le socialiste Jean Glavany entend disqualifier les concurrents de Lionel Jospin dont il souhaite le retour et la candidature présidentielle ; LCI, « Questions d'actualité », 19 mai 2004, 1 h 42) ;
- « Certaines équipes ne savent pas tuer un match et finissent par perdre » (Claude Leroy, ancien entraîneur du club de Strasbourg, candidat sur la liste PS

13. 1998, *La semaine de Dubouillon*, n° 9.

14. <http://www.zdnet.fr/actualites/internet/0,39020774,39157847,00.htm>

15. Cité par *La lettre du cadre territorial*, n° 305, 1^{er} novembre 2005, p. 10.

d'Élisabeth Guigou aux municipales en Avignon en 2001, *Le Monde*, 13 mars 2001). Cette métaphore plus inattendue laisse entendre que la liste adverse du RPR, faute de l'avoir emporté dès le premier tour, pourrait être défaite au second.

Pourquoi « parler foot en politique » ?

Comment expliquer cette « footballisation »¹⁶ du discours politique ? Et quel intérêt peuvent avoir politiques et journalistes à peupler leur propos de telles formules ?

Le football comme foyer métaphorique

Si ce sport est davantage le domaine source et la politique le domaine cible, c'est d'abord parce que le football est le plus populaire (au double sens d'ancrage dans le peuple et d'engouement), le plus universel et le plus médiatisé des sports collectifs modernes. Il constitue une « sorte de référent universel, un des rares, voire le seul élément d'une culture mondiale masculine, transgressant la diversité des régions, des nations, des générations » (Bromberger, 1998, p. 24). Très loin devant les personnalités politiques, Zidane reprend en août 2006 la tête du palmarès des « personnalités préférées des Français »¹⁷. Les acteurs et commentateurs politiques ne sont d'ailleurs pas les seuls à puiser leurs sources langagières dans les stades : les publicitaires le font abondamment.

La politique est moins bien placée pour servir de foyer métaphorique, pour des raisons diverses voire opposées : soit elle fait l'objet d'une certaine sacralisation qui s'oppose à sa banalisation sportive ; soit, à l'inverse, elle est réputée « en crise » et donc peu adaptée à l'exemplarité ; soit, enfin, elle est jugée trop complexe pour servir de paradigme. Il n'est guère surprenant, dans ces conditions, qu'elle constitue un modeste réservoir de tropes.

Le succès du football s'explique encore par des raisons plutôt banales : jeu simple et aisément compréhensible, ses règles sont assez immuables. Sa commercialisation et sa médiatisation croissantes l'ont rendu omniprésent. Sport de loisir et de spectacle, comme l'écrit Alain Corbin, il « polarise le temps quotidien, ordonnant les références mémorielles » (1995, p. 226). Cette diffusion en fait un langage exportateur, Youcef Fatès parlant à ce titre de « l'espéranto des hommes » (1999, p. 67).

D'autres raisons tiennent à certaines affinités entre les deux activités. Le football se prête, comme la politique, à l'affirmation d'allégeances territoriales

16. Selon l'expression de Patrick Mignon (2000, p. 49).

17. Sondage IFOP pour le *Journal du dimanche* du 13 août 2006.

ou d'identités collectives, nationales ou locales. Elles mettent en scène des clivages dans une sorte de bataille ritualisée entre « nous » et « eux ». Elles suscitent des relations affectives, voire passionnelles. Bromberger (1998, p. 29-30) rappelle justement que c'est la passion (« la partisanerie ») qui donne du sens et de l'intensité pathétique à la confrontation sportive. Le football est un jeu régulé, où l'arbitre symbolise la rigueur de la loi, mais ses décisions peuvent faire l'objet d'interprétations et de contestation. À l'instar de la politique, le football est « discutable » : tout en valorisant l'égalité des chances, en conjuguant mérite individuel et mérite collectif, en sélectionnant par la compétition (bien que les origines sociales des acteurs rendent la promotion politique beaucoup moins aléatoire que la réussite sportive), la chance, le hasard, voire la tricherie y tiennent une place non négligeable (Bromberger, 1998, p. 51-52). « Discutables », ces activités le sont aussi au sens où elles donnent lieu à discussion (les supporters « refont le match » comme les militants l'élection), mais aussi à controverses. Les ambivalences de « la planète foot » sont soulignées par Pascal Boniface (2006) et le monde du ballon rond subit lui aussi des critiques radicales¹⁸. Malgré les différences évidentes entre ces univers, il existe donc entre eux des parentés. La ressemblance (par analogie ou homologie) qui fonde le phénomène de transfert qu'est la métaphore (de Chanay, Rémi-Giraud, 2002, p. 77) porte ici sur les termes mais aussi sur les domaines connectés. Ceux-ci sont suffisamment disjoints mais présentent en même temps assez d'affinités pour justifier entre eux une circulation conceptuelle.

Que rapporte la référence au football ?

Il faut d'abord remarquer que celle-ci n'est pas systématiquement « calculée » ni purement langagière (Lakoff, Johnson, 1985, p. 13) : les locuteurs ou scripteurs peuvent spontanément « penser football », parce que ce sport leur plaît, les inspire ou s'impose à eux comme un phénomène donnant à penser d'autres objets, permettant d'exprimer des idées de la façon qui leur apparaît la plus pertinente (Sperber, Wilson, 1989, p. 351).

Parfois, le propos n'est qu'allusif, sans métaphore, comme dans cette déclaration de Jean-Paul Huchon, tête de liste PS francilien victorieux aux européennes de 2004, le même jour qu'une rencontre internationale : « Si la France bat l'Angleterre, ce sera la soirée parfaite » (*Libération*, 14 juin).

Cela étant, l'emprunt au football est rarement fortuit et désintéressé. Les objectifs alors poursuivis par les locuteurs sont multiples. Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut distinguer certains profits retirés par les acteurs politiques d'abord.

18. La publication critique la plus récente, parlant de « lepénisation footballistique rampante », n'est pas la plus nuancée : Brohm et Perelman, 2006.

En paraphrasant Bromberger, notons que le football n'est pas seulement « bon à penser », mais aussi « bon à parler ». Le locuteur capte en s'y référant une part du mythe et du rêve que porte ce sport aux yeux d'une partie de la population et se rapproche symboliquement de ses amateurs. Cela d'autant plus que les résultats sportifs sont positifs et que le monde politique est décrié. Ciment national, le football sert aussi de succédané identitaire. Lorsque Jacques Chirac, le 14 juillet 1998, présente le sélectionneur national comme « le Français dans ce qu'il a de meilleur : sérieux, déterminé, humain, proche des gens, tolérant mais ferme », ajoutant : « Cette équipe à la fois tricolore et multicolore donne une belle image de la France, dans ce qu'elle a d'humaniste, de fort, de rassembleur [...] qui, pour une fois s'éloigne des mesquineries, des querelles subalternes » (*Le Monde*, 16 juillet), le président lui-même se pare de ces valeurs, en contexte de cohabitation, pour incarner la réconciliation nationale.

L'un des objectifs poursuivis par les acteurs (comme par les journalistes) est également la simplification du message politique. L'exemple de la désignation du président de la Cinquième République comme *L'arbitre ou le capitaine*¹⁹ a déjà été mentionné pour illustrer la volonté du spécialiste d'exprimer la complexité constitutionnelle par référence à une « réalité plus banale » (Le Bart, 2005, p. 275). Il s'agit d'« expliquer un domaine peu défini par un domaine connu » (Charaudeau, Maingueneau, 2002, p. 377) en renvoyant à un registre commun pour mieux se faire comprendre du grand public. En ce sens, parler foot « parlerait » plus que parler politique... Lorsque Nicolas Sarkozy annonce, le 5 septembre 2004, sa candidature à la présidence de l'UMP et déclare au journal de 20 h sur TF1 : « Je vais changer de poste, mais je reste dans l'équipe de France » (*Le Monde*, 7 septembre 2004), son message est beaucoup plus simple que sa situation : il entend affirmer qu'il n'abdique pas ses responsabilités, qu'il reste présent, alors que Jacques Chirac l'a sommé en juillet de choisir entre son poste de ministre et cette éventuelle présidence (il devra effectivement démissionner du gouvernement en novembre, avant d'y revenir l'année suivante, en conservant cette fois la direction du parti). L'acteur fait de cette façon « l'économie du langage politique » (Le Bart, 2005, p. 276), il en parle sans en parler ou bien euphémise les conflits pour dire « sportivement » la lutte politique. Quand un conseiller régional d'Aquitaine fabiusien écrit sur son blog, le 1^{er} mai 2006 : « C'est à nouveau l'heure du *mercato*²⁰ au sein du Parti socialiste », il se livre à une condamnation implicite des ralliements (assimilés à des débauchages) de responsables du PS à la candidature de Ségolène Royal²¹.

Le clin d'œil, la recherche d'une connivence ou l'énonciation d'un savoir partagé avec le public ne sont pas exclus. C'est sans doute pour attirer l'intérêt d'un auditoire peu captivé par les sondages plusieurs mois avant la présidentielle de

19. Titre d'un ouvrage de Jean Massot (1987, Paris, Flammarion).

20. Marché ouvert pendant la saison, qui permet aux clubs de recruter de nouveaux joueurs.

21. <http://www.philippebuisson.net/article-2591675.html>

2007, que le leader du PS François Hollande, au lieu d'évoquer l'insuffisance des pronostics sur le seul premier tour et la longueur de la campagne, déclare : « Il y a deux mi-temps dans le football, il y a même les prolongations et il y a même des tirs au but à la fin »²². On pourra toujours s'interroger sur ce que sont en l'occurrence ces tirs au but...

Les objectifs des journalistes peuvent rejoindre ceux des politiques, même si, du fait de leur extériorité à la compétition, ils tendent plus souvent qu'eux à amplifier la conflictualité et dramatiser les enjeux. Exemple : « Vive [est la] crainte de revivre le match Chirac-Balladur, cette guerre fratricide qui, en 1995, avait déchiré le RPR sur fond de dissensions doctrinales » (Françoise Fressoz, *Les Échos*, 1^{er} juin 2006). On retrouve le souci de mise à portée du lecteur dans l'utilisation du lieu commun : « Juppé entraîne derrière lui la même liste qu'en 2001. On ne change pas une équipe qui gagne » (O. D. et M. G., *20 Minutes*, Bordeaux, 5 septembre 2006). Mais en même temps, le discours de presse cherche à « dévoiler » (Le Bart, 2005, p. 284) le fonctionnement politique. Un journaliste recourt ainsi à une tournure évoquant un comportement anti-sportif, pour révéler la tactique du gouvernement face à la crise du CPE : « La droite voudrait jouer la montre » (Sébastien Crépel, *L'Humanité*, 6 avril 2006) (c'est-à-dire gagner du temps, en engageant des négociations pour abrégé manifestations et blocage des cours). Enfin, la « fonction esthétique » de la métaphore (Charau-deau, Maingueneau, 2002, p. 377) ne saurait être négligée. Le besoin de l'ornementation discursive conduit ici le journaliste à filer la métaphore :

Mardi, François Bayrou tacle Jacques Chirac et le gouvernement Raffarin, l'accusant de « mentir aux Français » [...]. La réplique vient du président du groupe [...] UMP, Bernard Accoyer, qui sort un « carton rouge »²³ contre le président de l'UDF, l'accusant de marquer « des buts contre son camp ». (Stéphane Sahuc, *L'Humanité*, 15 janvier 2005.)

On appréciera ou non ces figures, qui masquent une certaine vacuité politique du message. Elles seraient sans doute ridiculisées par les auteurs du *Journalisme sans peine* (Burnier, Rambaud, 1997, p. 35) comme un parfait exemple de *carpaccio* (ludique), caractéristique du style médiatique consistant à obscurcir le propos par un vocabulaire étranger au sujet.

22. Cité par *La lettre du cadre territorial*, op.cit., p. 10.

23. La référence au carton a aussi été faite par Ségolène Royal, largement relayée par les médias, pour suspendre pendant un mois son porte-parole Arnaud Montebourg. Celui-ci avait déclaré que le principal défaut de la candidate était son compagnon : « J'ai mis un carton jaune [...], réagit-elle » (*AFP*, 18 janvier 2007). Moins infamante, mais plus batailleuse qu'une formule magistrale, comme celle de l'envoi au piquet avancée avec dérision par certains journalistes, la métaphore sportive tend ici à tempérer la sanction (c'est un avertissement) tout en cherchant à réaffirmer (en arbitre plus qu'en capitaine...) l'autorité de l'intéressée, mais aussi du chef du PS.

Quelques remarques s'imposent en conclusion. D'abord, les métaphores politico-footballistiques ne sont pas une spécificité française. Un rapide sondage sur Internet livre des exemples aussi bien en Allemagne qu'en Italie, où il a été couramment reproché à Silvio Berlusconi de s'être servi du football pour accéder à la présidence du Conseil. Ensuite, ce sport n'a pas le monopole de la source métaphorique. D'ailleurs, certaines des formules citées sont utilisées dans d'autres disciplines, comme «prendre à contre-pied» ou «tuer le match». Et l'on trouve en politique des clichés venant par exemple du rugby : Michel Noir évoque, lors des cantonales de 1985, «le formidable essai du premier tour» et précise : «Il s'agit au deuxième tour de mettre la balle entre les poteaux» (*Le Progrès*, 15 mars 1985). Ou bien du cyclisme : «Le premier secrétaire du PS [...] a donc décidé de changer de braquet» (Myriam Lévy, *Le Figaro*, 17 janvier 2006). La métaphore, enfin, n'est pas la seule figure employée pour rapprocher les deux mondes. Pour ne retenir qu'un exemple de calembour : «Euro et européennes 2004 : Raffarin maintenu à Matignon. Zidane quel buteur, Chirac quel buté» (*Le Canard enchaîné*, 16 juin 2004).

C'est en définitive une vision restrictive de la politique et du sport qui transparaît à travers ces croisements politico-footballistiques : une politique limitée le plus souvent à sa dimension électorale, réduite à une compétition de personnes, confinant les citoyens et le peuple dans le rôle passif de spectateurs ou de récepteurs. Une politique peu idéologisée, sans programme ni décision, où les camps sont figés plutôt qu'en construction. Mais plus intéressante encore est la sélection opérée par ces métaphores qui, fonctionnant dans les deux sens, avec un flux dominant, ne captent qu'une facette des domaines reliés : la mise en spectacle de la conflictualité. Si la métaphore a d'ordinaire pour but d'enrichir le discours, elle tend ici curieusement à appauvrir à la fois les réalités politiques et les réalités sportives.

Post scriptum

Les métaphores footballistiques n'ont pas manqué pendant la récente campagne présidentielle, avec une généralisation des figures de la «qualification» et des «finalistes» dans le discours politique et médiatique de l'entre-deux tours. Quelques exemples :

- Ségolène Royal déclare se battre «pour être qualifiée pour le second tour, pour arriver en finale» (AFP Paris, 14 avril 2007), tandis que son concurrent François Bayrou entend imposer une «finale inattendue» (*Libération*, 3 avril 2007) et que les partisans de ce dernier chantent : «On est en finale...» dès le meeting parisien du 21 mars 2007.
- Nicolas Sarkozy, pour s'opposer après le premier tour à un débat Royal-Bayrou, invoque la Coupe du monde de football : «La finale est jouée par les

finalistes» (*Le Monde*, 27 avril 2007) ; et il condamne « le troisième homme » à disputer « la petite finale » [contre Le Pen] (*Le Monde*, 28 avril 2007). – Le 24 mars, *Le Progrès* de Lyon titre : « Sarkozy-Royal : la balle au centre », signifiant que l'électorat Bayrou peut décider de la « victoire finale ».

Au-delà du trope pugilistique « pas de round d'observation », d'ailleurs utilisé également dans le commentaire de football, le débat du 2 mai entre les deux candidats « qualifiés » (diffusé au même moment que la rencontre de la Ligue des champions Milan-Manchester) est introduit comme un vrai « match » par les présentateurs de TF1 : « à quatre minutes du coup d'envoi... », « on attend le coup de sifflet... ». Denis Muzet, président de l'Institut Médiascopie, évoquera le « match nul Royal-Sarkozy » sur le site Internet de *Libération* le 4 mai, moins enthousiaste qu'un partisan de la candidate socialiste, cité par *Le Monde* le même jour : « C'est France 98 : Ségolène a la facilité de Zizou, elle dribble Sarko comme elle veut ce soir ! » Faut-il ajouter pour conclure qu'elle a « raté son but » ?

Références

- BARBET Denis, 2007, « Quand les mots de l'abstention parlent des maux de la démocratie », *Mots. Les langages du politique*, n° 83, mars, p. 53-76.
- BONIFACE Pascal, 2006, *Football et mondialisation*, Paris, Armand Colin.
- BROHM Jean-Marie, PERELMAN Marc, 2006, *Le football, une peste émotionnelle*, Paris, Gallimard (Folio actuel).
- BROMBERGER Christian, 1995, avec la collaboration de HAYAUT Alain et MARIOTTINI Jean-Marc, *Le match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, MSH.
- 1998, *Le football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayart.
- BURNIER Michel-Antoine, RAMBAUD Patrick, 1997, *Le journalisme sans peine*, Paris, Plon.
- CHARAUDEAU Patrick, MAINGUENEAU Dominique, 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil.
- CONSTANTIN de CHANAY Hugues, REMI-GIRAUD Sylvianne, 2002, « "Espèces d'espaces" : approche linguistique et sémiotique de la métaphore », *Mots. Les langages du politique*, n° 68, p. 75-104.
- CORBIN Alain, 1995, « Le destin contrasté du football », *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, p. 222-226.
- DÖRING Martin, OSTHUS Dietmar, 2000, « *Bleu, Blanc, Beur*. Metaphorische Identität, identische Metaphern ? Formen und Funktionen der Metaphorik in der französischen und deutschen Tagespresse zum Mondial 1998 », Hambourg, 4 février 1999, version actualisée et disponible sous <http://eo.yifan.net/users/i/d.osthus/zidane.htm>.
- ELIAS Norbert, 1974, *La civilisation des mœurs*, Paris, Pocket.
- EHRENBERG Alain, 1991, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy.

- FATÈS Youcef, 1999, « Sport et tiers-monde », *Géopolitique*, n° 66, *Géopolitique, sport et politique*.
- GALISSON Robert, 1978, *Recherches de lexicologie descriptive : la banalisation lexicale. Le vocabulaire du football dans la presse sportive. Contribution aux recherches sur les langues techniques*, Paris, Nathan.
- KUPER Simon, 1994, *Football against the Enemy*, Londres, Orion.
- LAKOFF Georges, JOHNSON Marc, 1985, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- LE BART Christian, 2005, « Les métaphores en politique », *L'importation de concepts*, P. Robert-Demontrond éd., Rennes, Apogée, p. 269-286.
- MICHELS Anke, 2002, « Metaphern in französischen Fußballreportagen », *Metaphorik*, février, disponible sous <http://metaphorik.de/02:michels/htm>.
- MIGNON Patrick, 2000, « “Footballisation” de la politique », *Politix*, n° 50, *Sport et politique*, C. Lemieux et P. Mignon éd., Paris, Hermès, p. 49-71.
- NEVEU Érik, 1993, « Pages “Politique” », *Mots. Les langages du politique*, n° 37, p. 6-27.
- RAMONET Ignacio, 1992, « Le football, c’est la guerre », *25 images seconde*, Actes du Colloque des 5^{es} rencontres « Sport et télévision » (2 au 5 avril), Valence.
- SONNTAG Albrecht, 2004, *Entre jeu universel et enjeu national : le football contemporain*, thèse de sociologie soutenue le 9 janvier à l’université de Nantes.
- SPERBER Dan et WILSON Deirdre, 1989 [1986], *La pertinence*, Paris, Minuit.